

thomas

mcguane

le club de chasse



THOMAS MCGUANE

LE CLUB DE CHASSE

Imaginez un club de chasse luxueux et vénérable parmi les rivières limpides et les forêts verdoyantes du Nord-Michigan où, comme on dit, abondent poissons et gibier à plumes ou à poil. Ses membres ? Jeunes rentiers et hommes d'affaires locaux. Glissez maintenant une pomme pourrie dans ce panier rutilant : Vernor Stanton, fils de famille mais trublion notoire qui prend un malin plaisir à ridiculiser tous ces hommes vieillissants avant l'âge. Ajoutez enfin un assez candide narrateur qui arrive au club dans le but, évidemment illusoire, de s'y reposer. Vous obtenez ainsi un roman explosif, le premier de Thomas McGuane : on s'y livre à des duels pervers, on dynamite un barrage, des incendies éclatent, d'augustes bâtiments sont volatilisés et, pour le plus grand plaisir du lecteur, ce feu d'artifice s'achève en un bouquet final aussi spectaculaire qu'inattendu.

« Dès ce premier roman, le pivot central, James Quinn, aimable entrepreneur aux yeux de lapereau, sera en butte aux bravades, aux rivalités, aux surenchères d'un monde masculin, un univers de frime et de prouesses physiques où la violence des gags scande le repos des gentlemen du Nord isolés sur un vaste domaine du Michigan, comme si la vie du club était un perpétuel bizutage en marge des réussites sociales. Contrastes simultanés, bêtise et confusion des hommes, beauté de la nature, McGuane aime les mélanges optiques, la conduite sur les bords. »
(Liliane Kerjan, *La Quinzaine littéraire*)

« Des décors de rêve, où le cauchemar ne tardera pas à s'inviter lorsqu'un trublion surgira pour transformer les lieux en poudrière, sous l'œil d'aristos en pleine déroute. » (André Clavel, *Lire*)

THOMAS McGUANE

le club de chasse

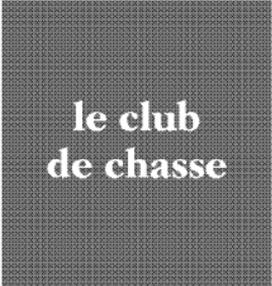
du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

à la cadence de l'herbe
l'ange de personne
le club de chasse
comment plumer un pigeon
embuscade pour un piano
en déroute
l'homme qui avait perdu son nom
outsider
panama
rien que du ciel bleu
la source chaude
sur les jantes

du même auteur
dans la collection « Titres »

à la cadence de l'herbe
embuscade pour un piano
la source chaude

THOMAS McGUANE



le club
de chasse

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice Matthieussent

Christian Bourgois éditeur ◊

Titre original :
The Sporting Club

©Thomas McGuane, 1968

All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur 1992, 2011 pour la traduction française

ISBN 978 2 267 02371 8

Extrait de la publication

Pour mon frère John

« Tourbillon est roi. »
ARISTOPHANE

1

GENTLEMEN DU NORD

Dans ses *Annales du Nord* (Grand Rapids, Michigan, 1919) Blucher omet forcément l'élément humain et peaufine sa prose pour avancer ceci :

Club du Centenaire (anciennement Club Shiawasee du Fusil et de la Canne à pêche) : le plus splendide de tous les anciens clubs du bas de la Péninsule Nord, fondé par les barons du bois qui abattirent tous les pins blancs de la région de Saginaw. Sa charte fut rédigée en 1868, alors que les gros troncs servaient à construire des maisons de pionniers dans les prairies de l'Ouest où ne poussait aucun arbre. Les opérations du Club du Centenaire s'entourent d'un mystère bien gardé. On ne sait rien de ses procédures, sinon qu'un père transmet sa carte de membre à son fils aîné. L'immensité des propriétés du « Centenaire » est de notoriété publique : elles s'étendent de la rivière Père Marquette jusqu'à la Manistee. Un nombre sans cesse croissant d'indices témoignent de la vaste influence exercée par les membres du club sur la politique et les affaires de l'Etat. Le club lui-même inclut

beaucoup de bâtiments intéressants, surtout le CHALET PRINCIPAL*****, excellent exemple du « style campagnard » précoce de G.K. Truax, bien que très altéré tant par les caprices architecturaux des premiers barons du bois que par le recours à une main-d'œuvre non professionnelle constituée d'Indiens. A proximité se trouvent quelques bâtiments plus modestes appartenant au club et méritant l'attention du visiteur. Citons parmi eux le BELVÉDÈRE**** et une CABANE A OUTILS* bien construite. Des excursions sont parfois organisées durant les mois d'hiver.

Blucher fourvoie quelque peu son lecteur (il n'y a jamais eu d'excursions); et comme tant d'autres clubs, le Club du Centenaire a renoncé à un luxe pourtant accessible à ses membres au profit du confort minimum. Quiconque attendrait de la splendeur en serait pour ses frais. Même la cabane à outils déçoit.

Ce matin-là, deux hommes roulaient sur le chemin sablonneux dont les kilomètres s'égrenaient entre le portail principal et la pente supérieure où se trouvaient les bâtiments du club. Jack Olson, le gérant, conduisait la Jeep d'une main sûre entre les ornières. Assis à côté de lui, James Quinn regardait les bois. Derrière les deux hommes, tout juste débarqué du bimoteur Beechcraft appartenant au club, se profilait le barda de Quinn. Celui-ci était venu pour se reposer, mais l'inactivité paraissait toujours exiger beaucoup d'équipement; pourtant, si Vernor Stanton était là, alors aucun matériel ne pourrait le sauver. Un faucon d'Amérique tournoyait très bas dans la bande de ciel bleu qui dominait la route, ses longues pattes prolongées

par la boule marron d'une souris ; il vola quelques instants devant eux, puis s'engouffra dans les bois. Quinn comprenait peu à peu que sa période de repos serait peut-être compromise et il craignait de demander des nouvelles de Stanton. Il savait bien qu'il n'y couperait pas, mais il mit néanmoins une bonne minute avant de poser la question fatidique.

— Allez, fit Quinn. Dis-moi tout.

— Il est là.

— Bon.

Ils roulèrent un moment en silence. Quinn gardait les yeux rivés au changement de vitesses.

— Il est venu avec sa femme, tu sais, reprit Olson.

— Tu crois vraiment que ça va arranger les choses ?

— Bah, autrefois tellement de problèmes commençaient...

— Oui ? l'encouragea Quinn.

— ... à cause des femmes, non ?

— Exactement. Pouah ! C'est justement ce que je pensais.

— S'il pouvait tout simplement... reprit vaillamment Olson.

— Continue, Jack. S'il pouvait tout simplement... ?

— Se faire casser la figure une bonne soixantaine de fois par jour...

— Tout doux. Tu crois vraiment que ça le calmerait ? En fait, je suis d'accord. Ça viendrait à bout de presque n'importe quoi, non ? Finalement ?

— Il me semble.

Olson était perdu dans ses pensées.

— Au fait, c'est quel genre de fille ?

— Bah ! Une fille ordinaire. Enfin, vraiment

bien, tu comprends. Ça t'étonne ? Personne ne le voit. Depuis son arrivée il garde un profil bas.

Quinn acquiesça. Il tourna les yeux vers la campagne familière et les bosquets de pins. Ils bifurquèrent alors sur un chemin plus étroit où il y avait tant de flaques d'eau qu'Olson mit en position les quatre roues motrices. Ils roulaient maintenant parmi les cèdres sur une chaussée presque inondée ; lorsque les roues patinèrent dans l'argile et que la Jeep se mit à déraper de l'arrière, Olson accéléra pour la remettre en ligne. Les fougères dessinaient leur étage trompeur parmi les sous-bois et des myriades d'insectes tourbillonnaient dans chaque rai de lumière. Ils reprirent lentement leur ascension.

— Autre chose. Il a aménagé une galerie de duel dans son sous-sol.

Quinn regarda Olson. Ils entamaient la dernière montée vers le plateau.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il.

Olson tourna son visage mince et intelligent vers la lumière comme s'il réfléchissait pour la première fois à cette question. La Jeep brinquebalait doucement.

— Au cas où, répondit Olson comme s'il cueillait ces mots au creux de sa main.

Quinn reconnut Stanton dans cette réponse. « Que Dieu nous protège », pensa-t-il.

Ils s'arrêtèrent devant le chalet principal.

— Je vais aller voir ça par moi-même.

La forêt se dressait au-delà du chalet. Juste devant, il y avait une large pelouse parfaitement entretenue, encerclée d'une falaise de grands pins. Le chalet principal était une immense bâtisse à trois étages, surplombée d'un toit mansardé gris bleuté, peu pentu et décoloré par endroits. Au milieu du terrain s'élevaient un belvédère octogonal et grillagé,

surnommé le Cabanon, et à proximité une haute hampe en métal que ses drisses mal étarquées cognaient musicalement. Quinn prit ses dispositions pour qu'on aère et balaie sa maison et qu'on lui apporte son courrier. Puis il s'engagea sur le sentier bien net et sec qui reliait le bâtiment principal à la maison de Stanton. Au bout d'une minute de marche, il fit halte pour se vider fébrilement la vessie, puis s'engagea dans un bois d'arbres touffus, de grands pins obscurs qui jaillissaient du sol comme des jets de gaz noirs. La maison de Stanton n'avait presque pas de jardin. Un mètre après avoir émergé du bois, Quinn buta contre la première marche de la véranda. Il se trouvait à cet endroit précis quand Stanton apparut, ou plutôt surgit sur la marche supérieure. Sa charpente musclée portait en tout et pour tout un short en lin à pinces et la sueur lui dégoulinait sur la poitrine. Sa main droite serrait un pistolet de duel.

— Quinn ! En chair et en os ! s'écria-t-il dans sa manière héroïque. Quelle affreuse surprise !

Quinn gravit les marches.

— Je suis venu faire la connaissance de ton épouse, puisque tu n'as pas pris la peine de m'inviter à ton mariage.

— Eh bien, entre et connais-la.

Il se retourna vers l'obscurité.

— Moi y en a faire ça au sens biblique et toute la sainte journée ! *Janey !* cria-t-il. *Janey !*

Il précéda Quinn dans l'entrée.

— Elle est encore partie faire une de ses fichues promenades de santé.

Quinn plongea les mains au fond de ses poches et suivit Stanton qui, pieds nus et couvert de sueur, le guidait.

— Tête d'élan, dit Stanton avec un petit geste de la main gauche en passant devant le trophée.

Ils traversèrent le vaste salon aux murs de bois.

— Direction la cave améliorée !

Quinn suivit Stanton le long d'une volée de marches jusqu'à un sous-sol éclairé. Les odeurs de peinture fraîche, de fibre de verre et d'humidité se mêlaient curieusement. La première pièce était un bar-bibliothèque plein de livres, dont maintes éditions rares, gonflés par l'humidité et négligés. Stanton servit deux verres, puis emmena Quinn dans la pièce voisine, la galerie de duel. C'était un lieu austère, peint comme la salle de chauffe d'un navire, éclairé comme une antenne chirurgicale par une longue rangée de lampes antireflets. Les ampoules allumées émettaient un faible bourdonnement électrique. A chaque extrémité de la galerie se trouvaient des silhouettes humaines. A la place du cœur, chacune portait un cercle rouge entourant le nombre dix. Les autres parties du corps étaient elles aussi désignées par des cercles noirs enfermant des nombres plus petits. Quinn interpréta cette prérogative du cœur comme un étonnant accès de romantisme. Une cible moderne accorderait sans doute le score maximum à une balle logée à l'arrière du crâne, ou peut-être à la combinaison d'une première balle touchant la colonne vertébrale pour paralyser, suivie du coup de grâce en pleine bouche. Ces cibles humaines possédaient des visages sereins et méditerranéens, dont les yeux vous suivaient à travers la pièce en attendant de se faire occire.

— Avoue que j'ai grandement amélioré la cave, dit Stanton.

Quinn eut l'impression de s'enliser. Il y avait un placard près de l'entrée, dont Stanton ouvrit la porte.

— Viens voir par ici.

A l'intérieur, sur de petits crochets recouverts de feutre étaient suspendues une douzaine de paires de pistolets de duel accrochés à l'envers par leur pontet. Stanton en prit une paire et en tendit un à Quinn.

— Français et hors de prix. Fabriqués par Jean-Baptiste Laroche, Paris, milieu du XVIII^e siècle. Je les ai achetés avec des incrustations de jaspe purement décoratives qu'il m'a fallu retirer. Il y a un boîtier assorti pour les témoins qui apportent ces instruments sur le lieu du crime comme s'il s'agissait d'une simple trousse de bricolage ; une poire à poudre ciselée dans un or d'une finesse incroyable, des accessoires de nettoyage et un moule permettant de fabriquer six balles parfaites en même temps.

L'arme que tenait Quinn était mince et lourde. Le fût en noyer sombre en était graissé, le barillet long et octogonal. Une paire de petits dragons en argent repoussé maintenaient la platine en place et les flammes de leurs langues s'enroulaient autour du percuteur.

— Allez, dit Stanton, provoque-moi. On va s'offrir un duel.

— Très bien. Je désapprouve catégoriquement ces dépenses stupides.

— Ça me va parfaitement.

Il retira un gant de jardinier de sa poche arrière et en gifla Quinn.

— T'es cuit, coco, me voilà provoqué. Chargeons les armes. *Vamonos !*

Il prit le pistolet de Quinn et le chargea, mettant en place la balle artisanale avec un petit goupillon qui s'enfonça dans le canon en pivotant d'un demi-tour pour suivre le rayage de l'arme. Puis il chargea

l'autre pistolet de la même manière, amorça les deux armes avec de la poudre très fine et les tendit à Quinn côte à côte, leurs deux crosses couvertes de minuscules glands moletés pointant dans des directions opposées. Amusé, Quinn en prit un et, pour armer le chien, mit en branle tout un mécanisme compliqué ; il fit quelques pas et posa les talons sur la ligne unique qui divisait la galerie en deux.

— Il faut que l'un de nous compte les pas.

— Je m'en charge, dit Quinn, sinon il y aura de la triche.

Stanton se campa derrière lui, les talons bien calés contre ceux de Quinn qui, à travers sa chemise, sentit la sueur du dos de Stanton. Ils avaient la même taille, mais Stanton était beaucoup plus solidement charpenté. Il était gaucher, et les deux pistolets cliquetèrent à l'unisson.

— Prêt ?

— Je suis prêt, dit Stanton.

Quinn compta. A dix, il pivota sur un talon et leva le pistolet de duel. Son regard frôla la facette supérieure du canon, vit la tête de Stanton trembloter sur la languette de sa mire et se brouiller dans la lumière éblouissante. Il sentit brusquement le poids de l'arme dans le haut du bras. Il observa Stanton debout de profil, une main sur la hanche, le dos légèrement cambré, la tête rejetée en arrière, les yeux plissés ; Quinn pensa qu'un vrai duelliste ressemblait sans doute à cela. Alors il y eut un éclair et le recul de l'arme de Stanton. Quinn s'effondra en sentant la douleur s'ouvrir comme une serre dans sa poitrine. Il était allongé sur le dos. Il se redressa sur les coudes tandis qu'un Stanton hilare courait vers lui, essayant derrière son crâne la rangée des ampoules électriques.

son crâne la rangée des ampoules électriques. Lorsqu'il arriva auprès de Quinn, celui-ci releva son arme en signe de rage, et tira. Stanton disparut

— Nom de dieu !

Il arracha le pistolet des mains de Quinn.

— Relève-toi, espèce de mollasson ! Ce sont des balles en cire ! Indispensables à l'entraînement au duel ! Strictement indispensables !

Stanton paraissait écoeuré et Quinn le regarda en sentant la haine refluer lentement. Il se releva en grinçant des dents, puis ôta sa chemise. A l'emplacement exact du cœur il y avait une marque circulaire, au bord rouge et au centre très blanc, comme une grosse piqûre de guêpe. Il se sentait encore terrifié mais, maintenant que c'était fini, incroyablement léger. Il aurait certes aimé afficher l'indifférence du roc en pareilles circonstances, mais il savait bien que ses yeux remuaient excessivement vite et que ses mains tremblaient : ce genre de détail n'échappait jamais à Stanton.

— Tout le monde m'a dit que tu filais un mauvais coton, Quinn ; je commence à le croire.

— C'est faux.

Quinn inspira une profonde bouffée d'air. Stanton se calmait peu à peu. Quinn remit les pans de sa chemise dans son pantalon.

— Tu m'as flanqué une trouille bleue, avoua-t-il.

— Ça, je n'en doute pas. On dirait que tu n'en mènes pas large. Le feu sacré a disparu de tes grands yeux de lapereau. Mais tu auras l'occasion de te refaire. C'est un formidable exercice spirituel.

— Où donc as-tu pêché une idée pareille ? demanda Quinn d'une voix blanche.

Stanton prit la question au sérieux :

— Tu veux savoir où ? A Porto Rico. Un dealer

professionnel de vingt et un ans s'est mis à faire le mariolle autour de moi en agitant un revolver et j'ai tellement perdu la face devant une fille que j'aimais que j'ai envisagé la défenestration. Dans le vide émotionnel qui a suivi, j'ai décidé que la seule chose qui pourrait me sauver à l'avenir serait d'être toujours prêt au duel.

— Et moi, qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Je me suis dit que, si je te flanquais une bonne dérouillée, tu relèverais sans doute le gant encore une fois ou deux. S'entraîner sur des cibles fictives, c'est vraiment casse-pieds à la longue.

Quinn eut envie de partir. Ils remontèrent au salon.

— Tête d'élan, indiqua Stanton.

Puis, montrant l'escalier, il demanda :

— Tu vois ma pancarte ?

Quinn regarda ; *POST NO COITUS* était gravé sur une plaque de métal. Il comprit qu'il s'agissait d'un autre défi lancé par Stanton et attendit patiemment l'inévitable question. Elle vint aussitôt :

— Qu'en penses-tu ?

Quinn ressentit le désir violent de refuser les épreuves de Stanton, mais il fut assez lucide pour se dire : « Tout commence sans doute maintenant. » Il répondit qu'il trouvait cela de mauvais goût et ne fut nullement ébranlé lorsque Stanton lui rétorqua qu'autrefois cela l'aurait fait rire.

Il traversa les bois jusqu'à sa maison en palpant le disque de chair tuméfiée à travers sa chemise, y aventurant un doigt précautionneux car la douleur s'éveillait au moindre contact. « Fils de pute », pensa-t-il ; malgré le temps écoulé, c'étaient toujours les mêmes frasques ; tout avait commencé il y a longtemps avec un coup de poing de Stanton qui

Normandie Roto Impression S.A.S. à Lonrai
Dépôt légal : janvier 2012. N° : 2139 (11-4248)
Imprimé en France

Extrait de la publication

thomas
mcguane

le club de chasse

3

Le club de chasse

Thomas McGuane

Cette édition électronique du livre
Le Club de chasse de Thomas McGuane
a été réalisée le 25 février 2012
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267022803).

ISBN PDF : 9782267023718.

Numéro d'édition : 2139